



Au bout de cette allée il y avait un pavillon. — Page 119, col. 1.

Tant il y a que Pitou, rentré dans son costume de tous les jours, qu'on n'avait pas encore eu le temps de remplacer, et qui se composait de sa culotte noire, de sa souquenille verte et de ses souliers rougis, tira la brochure de sa poche et se mit à lire.

Nous n'oserions pas dire que les commencement de cette lecture eurent lieu sans que les yeux du lecteur se détournassent de temps en temps du livre à la fenêtre; mais comme la fenêtre ne présentait aucun buste de jeune fille dans son encadrement de capucines et de volubilis, les yeux de Pitou finirent par se fixer invariablement sur le livre.

Il est vrai que, comme sa main négligeait d'en tourner les feuillets, et que plus son attention paraissait profonde, moins sa main se dérangeait, on pouvait croire que son esprit était ailleurs et qu'il rêvait au lieu de lire.

Tout à coup il sembla à Pitou qu'une ombre se projetait sur les pages de la brochure, jusque-là éclairées par le soleil matinal. Cette ombre, trop épaisse pour être celle d'un nuage, ne pouvait donc être produite que par un corps opaque; or, il y a des corps opaques si charmants à regarder, que Pitou se retourna vivement pour voir quel était celui qui lui interceptait son soleil.

Pitou se trompait. C'était bien effectivement un corps opaque qui lui faisait tort de cette part de lumière et de chaleur que Diogène réclamait d'Alexandre. Mais ce corps opaque, au lieu d'être charmant présentait au contraire un aspect assez désagréable.

C'était celui d'un homme de quarante-cinq ans, plus long et plus mince encore que Pitou, vêtu d'un habit presque aussi râpé que le sien, et qui, penchant sa tête par dessus son épaule, semblait lire avec autant de curiosité que Pitou y mettait de distraction.

Pitou demeura fort étonné. Un sourire gracieux se dessina sur les lèvres de l'homme noir, et montra une bouche dans laquelle il ne restait que quatre dents, deux en haut et deux en bas, se

croisant et s'aiguillant comme les défenses d'un sanglier.

— Édition américaine, dit cet homme d'une voix nasillarde, format in-octavo : « *De la Liberté des hommes et de l'Indépendance des nations.* — Boston, 1788. »

A mesure que l'homme noir parlait, Pitou ouvrait des yeux avec un étonnement progressif, de sorte que lorsque l'homme noir cessa de parler, ses yeux de Pitou avaient atteint le plus grand développement auquel ils pussent parvenir.

— Boston, 1788. C'est bien cela, monsieur? répéta Pitou.

— C'est le traité du docteur Gilbert? dit l'homme noir.

— Oui, monsieur, répondit poliment Pitou.

Et il se leva, car il avait toujours entendu dire qu'il était incivil de parler assis à son supérieur; et, dans l'esprit encore naïf de Pitou, tout homme avait droit de réclamer sa supériorité sur lui.

Mais, en se levant, Pitou aperçut quelque chose de rose et de mouvant vers la fenêtre, et qui lui fit de l'œil. Ce quelque chose était mademoiselle Catherine. La jeune fille le regardait d'une façon étrange et lui faisait des signes singuliers.

— Monsieur, sans indiscretion, demanda l'homme noir qui, ayant le dos tourné à la fenêtre, était resté complètement étranger à ce qui se passait, monsieur, à qui appartient ce livre?

Et il montrait du doigt, mais sans y toucher, la brochure que tenait Pitou entre ses mains.

Pitou allait répondre que le livre appartenait à monsieur Billot, quand arrivent jusqu'à lui ces mots prononcés par une voix presque suppliante:

— Dites que c'est à vous.

L'homme noir qui était tout yeux n'entendit pas ces mots.

— Monsieur, dit majestueusement Pitou, ce livre est à moi.

L'homme noir leva la tête, car il commençait à remarquer que de temps en temps les regards étonnés de Pitou le quittaient pour aller se fixer sur un point particulier. Il vit la fenêtre, mais

Catherine avait deviné le mouvement de l'homme noir, et, rapide comme un oiseau, elle avait disparu.

— Que regardez-vous donc là-haut? demanda l'homme noir.

— Ah çà! monsieur, dit Pitou en souriant, permettez-moi de vous dire que vous êtes bien curieux, *curiosus*, ou plutôt *avidus cognoscendi*, comme disait l'abbé Fortier, mon maître.

— Vous dites donc, reprit l'interrogateur sans paraître le moins du monde intimidé par cette preuve de science que venait de donner Pitou dans l'intention de donner à l'homme noir une idée plus haute de lui que celle qu'il en avait prise d'abord, vous dites donc que ce livre est à vous?

Pitou cligna de l'œil de manière à ce que la fenêtre se retrouvât dans son rayon visuel. La tête de Catherine reparut et fit un signe affirmatif.

— Oui, monsieur, répondit Pitou. Seriez-vous désireux de le lire? *Avidus legendi libri* ou *legendæ historiæ*.

— Monsieur, dit l'homme noir, vous me paraissez beaucoup au-dessus de l'état qu'indiquent vos habits: *Non dives vestitu sed ingenio*. En conséquence, je vous arrête.

— Comment! vous m'arrêtez? dit Pitou au comble de la stupéfaction.

— Oui, monsieur; suivez-moi donc, je vous prie.

Pitou regarda non plus en l'air, mais autour de lui, et il aperçut deux sergents qui attendaient les ordres de l'homme noir; les deux sergents semblaient sortir de terre.

— Dressons procès-verbal, messieurs, dit l'homme noir.

Le sergent attachait les mains de Pitou avec une corde, et garda dans ses mains le livre du docteur Gilbert.

Puis il attachait Pitou lui-même à un anneau placé au-dessous de la fenêtre.

Pitou allait se récrier, mais il entendit cette même voix qui avait tant de puissance sur lui qui lui soufflait: — Laissez-vous faire.